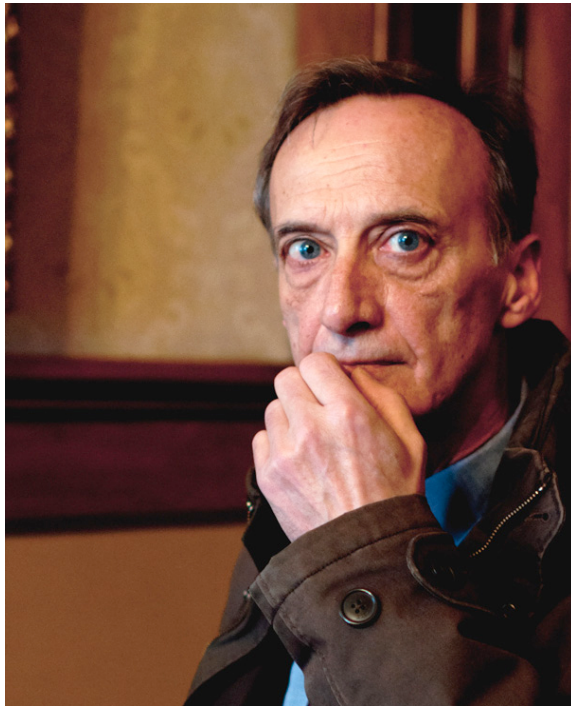


LE ROMAN DES ROMANDS EDITION 2015

DOSSIER PEDAGOGIQUE



le troisième animal

jean-jacques bonvin

éditions d'autre part

JEAN-JACQUES BONVIN

le troisième animal, éd. d'autre part, 124 p.

Mini bio

Jean-Jacques Bonvin est né en 1951 à Fribourg. Sociologue de formation, il travaille à l'Université de Genève après avoir œuvré un temps pour l'OMS. En 1983, il a créé le Festival de poésie sonore de Genève (qui prendra plus tard le nom de Roaratorio). Il a participé à la création des revues *Cavaliers seuls*, *Jocal* et *Coaltar*. Outre *le troisième animal*, il est l'auteur de plusieurs romans parmi lesquels *Ballast* (2011), *Larsen* (2013) et *Tchernoziom* (2014) tous chez Allia à Paris.

Le résumé du comité de lecture

Jean-Jacques Bonvin met une écriture précise, brillante, non dépourvue de distance et d'humour, au service d'un récit douloureux, que l'on devine largement autobiographique. Le narrateur évoque ainsi, à la première personne, une enfance inscrite dans un temps, un lieu, un milieu. La scène est à Fribourg, dans les années 50. L'atmosphère de guerre froide s'y alourdit du poids d'un catholicisme noir. Le diable a le visage du communisme, de la menace atomique. Mal dans ses affaires, guetté par l'infarctus, le père retourne dans son Valais natal, en proie aux promoteurs,

aux « maquereaux des cimes blanches ». Il emmène sa famille: la mère qui se consume de l'intérieur, l'enfant cerné par les angoisses des adultes.

Ce court roman fait dialoguer intimement petite et grande histoire. De manière singulière. Ce n'est pas ici le grand vent de l'Histoire qui tout emporte, les vies et les destins des hommes. La guerre, devenue froide, s'insinue dans les angoisses privées, inspirant l'inquiétude et la peur. L'air du temps, la politique, pourtant, n'expliquent pas tout du sentiment d'épouvante qui investit l'imaginaire de l'enfant.

Quand le diable cache son visage, le récit se tisse de silences, de non-dits. Comme si le rappel de cette enfance effrayée exigeait pudeur, ironie, drôlerie et cette forme d'élégance littéraire particulièrement maîtrisée qui évite tout pathos et donne au récit son style, sa beauté et sa puissance émotionnelle.

Jean-Michel Meyer

Verbatim

« C'est une enfance racontée comme un petit théâtre, un album d'images. Un « dépotoir familial » noir dépeint avec des couleurs enjouées, une douce ironie, de l'élégance et un rythme sautillant. »

Julien Burri, *L'Hebdo*

« Le laconisme est un art difficile ; il est donc remarquable que Jean-Jacques Bonvin le pratique avec autant de talent (...) La suite est à l'avenant. Elégance. Ironie ciselée. Légèreté dans la gravité. On tombe sous le charme de cet écrivain né à Fribourg et vivant à Genève (...) Enfance rejouée comme une farce gothique et cruelle. »

Michel Audétat, *Le Matin Dimanche*

« Ce texte magnétique et sombre, comme les précédents *Ballast* et *Larsen* est magnifiquement rythmé. Chez Jean-Jacques Bonvin, le fond reste indissociable de la forme. Le singulier et brillant écrivain genevois publie, cette fois, *Le troisième animal*, aux Editions d'autre part, l'histoire tranchante d'une enfance désincarnée. La sienne sans doute. La nôtre au bout du compte. »

Linn Lévy, *Edelweiss*

Jeep (août 1968)

C'était peut-être un ancien réservoir. Va pour « réservoir ». Sa circonférence était d'à peu près vingt mètres. Quant à la profondeur, je l'évalue aujourd'hui à deux mètres, mais je suis aussi peu fiable que mes souvenirs. C'était sans doute un peu moins.

La nuit était tombée. J'entendais la musique venue de la côte et le ronronnement d'une voiture qui se rapprochait.

De l'autre côté du réservoir, deux hommes se tenaient debout. Leur tête était coiffée de ce lugubre bicornes en cuir bouilli qui était le signe distinctif des gardes civils, aussi inéluctable que le taureau publicitaire qui encombraient les champs d'Espagne.

Ils étaient nombreux et ils étaient partout, les gardes civils, ils pouvaient cogner pour les raisons les plus diverses, des seins nus sur la plage, un état d'ébriété, un blasphème à haute voix ou l'accent catalan.

Les deux silhouettes étaient immobiles. Elles devaient comme moi entendre le moteur et voir les deux phares dont la lumière s'allongeait maintenant jusqu'au réservoir. Et puis un chant, les passagers du véhicule chantaient à tue-tête dans une langue inconnue.

La jeep surgit entre les gardes civils et moi, on disait alors « jeep », on ne disait ni « 4x4 » ni « SUV ». Carrosserie vert foncé (mais comment en être sûr dans cette obscurité puisque la jeep était en quelque sorte derrière ses phares).

Elle n'a pas ralenti. Elle a dépassé le bord du réservoir et s'est comme immobilisée pendant un instant avant de tomber raide au fond. Les gardes civils n'avaient pas bougé. A croire qu'ils étaient là depuis toujours et avaient l'intention d'y rester.

Les portes se sont ouvertes et quatre hommes sont sortis en éclatant de rire, se tapant sur l'épaule, s'embrassant, l'un dansait en tournant sur lui-même, j'avais mal à la tête. Rire au pied de gardes civils, il fallait mal connaître l'Espagne.

Les gardes ont fini par bouger, ils sont descendus dans le trou (c'est un trou maintenant, c'est mon souvenir qui choisit et je l'approuve parce que c'est simple et c'est pratique, ça m'évite de répéter « réservoir » et me laisse « cirque » en réserve). Chacun sa matraque en main, ils regroupèrent les occupants de la jeep, c'étaient des Japonais, j'en suis sûr comme je l'étais alors. Au même moment apparut une camionnette. Trois gardes en descendirent qui rejoignirent les deux autres. Les portes arrière étaient ouvertes, les Japonais y disparurent, plus personne ne riait. La camionnette fit demi-tour et s'en alla.

Au fond, sur le sable, la jeep avait ses phares encore allumés. Je descendis et caressai le capot. A Moscou il était 22 h 15, la décision était prise d'envahir la Tchécoslovaquie.



XOCHITL BOREL

L'Alphabet des anges, éd. de L'Aire, 130 p.

Mini bio

Née en 1987, Xochitl Borel est musicienne et voyageuse anarchiste. Elle a créé une collection de premiers romans aux Editions de l'Aire. Il n'y avait dès lors plus qu'un pas à effectuer pour elle avant d'écrire *L'Alphabet des anges*... son premier roman.

Le résumé du comité de lecture

Grâce à une histoire simple et touchante, Xochitl Borel propose dans *L'Alphabet des anges* une fable dont la forme et l'enjeu sont poétiques. Soledad possède un avenir tout tracé. Jusqu'au moment où elle tombe amoureuse et enceinte. Pour « arranger les choses », le père de la jeune fille organise un rendez-vous avec une faiseuse d'ange, chez qui elle se rend accompagnée de sa belle-mère, une belle-mère de dix ans son aînée, avec qui elle peine à communiquer. En fait, les personnages se côtoient sans se comprendre. Soledad, elle, aurait souhaité garder l'enfant. Pour son plus grand bonheur, le bébé survit. Aneth est différente. Borgne, elle porte dans son corps le souvenir de la tentative d'avortement. Et pourtant, elle voit mieux et plus loin que les autres : ses perceptions, sensations et abstractions sont poésie.

Un réseau de correspondances se tisse – se tricote, pour reprendre une métaphore récurrente du texte – entre couleurs, règne végétal, souvenirs et expériences. Les sonorités des mots mais aussi les silences, l'écrit, les gestes, bref, le langage dans sa plus large acception permettent d'appréhender le monde et la relation à autrui de manière singulière.

La poésie s'élève au rang d'art de vivre, elle est l'occasion pour les personnages de se trouver et de se retrouver.

Ludivine Jaquier

Verbatim

« Inoubliable, cette gamine nommée Aneth, dont la mère, Soledad, a voulu avorter avec des aiguilles, mais qui est restée accrochée, borgne mais surdouée pour le dessin, et le bonheur. Sauf qu'Aneth va perdre son autre œil. Et que Soledad ne sait plus reconnaître l'amour. Ode à la liberté et à la poésie de la vie, *L'Alphabet des anges* est un conte initiatique foudroyant qui vaut bien *Le prophète*, *Le petit prince* ou *Le pèlerin de Compostelle*. En plus, c'est le premier roman de Xochitl Borel, 27 ans, qui a créé une collection de premiers romans aux Editions de l'Aire. Parfois, on n'est vraiment jamais mieux servi que par soi-même. »

Isabelle Falconnier, *L'Hebdo*

« Il faut lire *L'Alphabet des anges* comme un poème en prose. Des phrases courtes, simples et sans crainte de la répétition. Un rythme organique, sans rien de trop. Xochitl Borel ne se regarde pas écrire ; elle parle l'enfant, cette poésie « *en attente de presque rien* » qui tord les normes de l'alphabet selon la fantaisie des anges. On reprend alors aux origines de la langue, on réapprend à lire, écrire, et voilà le résultat : « *un jour en fil de coton, les nuages en couverture d'horizon* ».

Blaise Hofmann, <http://bhofmann.blog.24heures.ch>

« Le livre respire la joie de vivre. Et l'écriture de Xochitl Borel rend un sujet grave tel que l'avortement plus léger. Elle aborde ce qui provoque une telle situation sans en débattre inutilement. Elle propose donc un récit où les végétaux et les couleurs poussent au milieu de l'amour qui réunit une fille et sa mère. Ouvrez *L'Alphabet des anges* pour voler dans un air de déjà-vu si lointain, un souvenir bien vivant dans le cœur et l'esprit : notre enfance. »

Alexandre Wälti, www.larticle.ch

Quand j'avais 17 ans... par Xochitl Borel

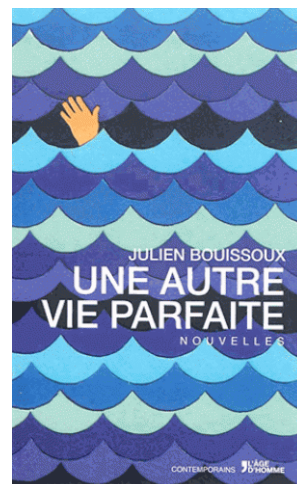
L'expression des amants

J'étais une muette. Je regardais des yeux le monde, et je captais le jour, le vent, la lumière, le son et le parfum de l'air, muettement. Pourtant sous ma peau s'agitait un pays en soif de tout, un continent de questions et de désirs, un champ en friche, indompté et indocile. Je pensais que personne ne l'entendait, la force de mon silence :
- Tu parles peu, mais tu t'exprimes autrement. T'es une mouette, comme elles.
Diego me tenait la main, nous étions au bord de la mer. Du menton, il me désignait les oiseaux qui volaient au-dessus de nous. Mouettes. Muettes. Dans sa bouche et enrobés de son accent, ces deux mots chantaient pareillement. Je l'aurais embrassé tout entier pour le remercier de son imparfait langage qui m'entendait au-delà des mots.

Le soir, je pris mon stylo et j'écrivis :

Notre langue n'est pas apprise
Sur les bancs d'école
Elle se prend à même le sol
Notre langue n'est pas apprise
Elle est juste éprise
De son envol
(...)
Je sais qui sont les miens, nous avons le même langage
Celui qui a pour seul dessein de dessiner les paysages
Et de redonner place à l'expression des amants
Que la politesse voudrait asservir et réduire à néant.

J'allai ensuite vers Diego. Sans un mot, nous nous déshabillâmes de baisers. J'avais dix-sept ans.



JULIEN BOISSOUX

Une autre vie parfaite, éd. L'Âge d'Homme, 112 p.

Mini bio

Né en 1975, de nationalités suisse et française, Julien Boissoux a vécu successivement à Clermont-Ferrand, Rennes, Paris, Londres, Toronto, Seattle, Budapest, avant de revenir à Paris puis de s'établir en Suisse. Ecrivain et scénariste, il est l'auteur de plusieurs romans publiés au Rouergue, *Fruit rouge* et *La Chute du sac en plastique*, et à l'Olivier avec *Juste avant la frontière*.

Auteur d'une douzaine de scénarios et d'adaptations pour le cinéma, il a notamment signé *Les grandes ondes (à l'ouest)*, co-écrit avec Lionel Baier, qui fut son premier scénario porté à l'écran. Il est, par ailleurs, lauréat du Prix de la Fondation Edouard et Maurice Sandoz (FEMS) pour un projet dont les jurés ont relevé « la qualité du style, ainsi que l'originalité et la liberté de ton de l'extrait soumis à leur attention. En observateur attentif de ce qu'il nomme la tribu humaine, Julien Boissoux s'abstient de juger notre société mais il entend en explorer certains aspects qui le passionnent, un peu à la façon d'un cinéaste ».

Le résumé du comité de lecture

L'ouvrage est un recueil de nouvelles écrites par un Auvergnat établi en Suisse. L'exergue éclaire le projet de l'auteur « Two roads diverged in a yellow wood, and sorry I could not travel both. » : les personnages des récits sont tous saisis à un croisement de leur vie *dans un bois jaune*, et *désolé, ils ne peuvent suivre les deux chemins qui se présentent*.

Dans *La tombe de Patrick Roy*, le narrateur (je), un type désabusé qui a misé sur l'argent et n'a, du coup, que sa bagnole et son fusil, revient sur les lieux de son

enfance. C'est lui qui a planté l'allée qui mène au stade. Il le dit tout de suite : « Peut-être aurais-je dû être jardinier ». Il rencontre trois ado désœuvrés, commence par tirer dans le but puis montre aux jeunes son fusil. Les gosses tirent à tour de rôle, sur l'ennui, sur le vide... « Leur vie sera un peu plus compliquée qu'ils ne l'avaient imaginé. » Mais il y a Patrick Roy.

Dans *Janvier*, un homme a été *oublié* malgré ou à cause du réseau informatique. Il reçoit son salaire, les factures sont réglées mais lui n'a pas de tâche à accomplir ! Il est dans un vide social terrifiant. Mais il y a un guzmania et la poésie. « *Je trouve intéressant de fixer la plante verte C'est comme les nuages Quand on regarde longtemps On voit des choses Qui n'y sont pas*

Un Homme à la mer veut *Vivre*, éprouver quelque chose, des sensations, les vagues, la mer.

Robert Lamoureux est mort raconte un père de famille dépassé, qui s'éclate en se faisant « tuer » par des gamins de 11 ans par jeux vidéos interposés.

Vandrisse, un *Valet parking*, gare les voitures des riches : une vie absurde, un boulot absurde, pas de rêves. Mais il reste une voiture que personne n'est venu chercher.

Un couple s'est perdu, non-dits, conventions sociales, l'impasse. Lui se dit plein de choses mais c'est elle qui prend l'initiative : *Faut qu'on discute*.

Ma prunelle, une femme est amoureuse d'une « vedette », un garçon qu'elle a connu sur les bancs de l'école et avec qui « elle l'a fait ».

Une vie, un désert, une ville, des combats complètement virtuels. Et un « frère » dont on ne sait plus au juste s'il appartient au réel ou à l'imaginaire (*Port Arica*).

Un père meurt, son fils hérite de sa maison... tout remonte à la surface : la relation père/fils, toujours insatisfaisante, et ce désir inexplicable de garder une maison où l'on n'a pas que de bons souvenirs...

Pourquoi faut-il lire Bouissoux ? Parce qu'il sait voir et raconter les humains et leurs mondes, leurs folies, leurs mémoires. Les mots et les histoires sont d'aujourd'hui mais les thèmes sont de toujours.

Anne-Marie Cornu

Verbatim

« *Une autre vie parfaite*, c'est la vie qu'on aurait pu vivre, qu'on aurait voulu vivre, qui est à côté, ailleurs, derrière le temps ou derrière l'écran, et qui nous échappe. C'est ainsi que je comprends le titre du recueil de Julien Bouissoux, une suite de nouvelles prenantes, d'une tonalité sourde, lancinante, tendre et inconsolée. Julien Bouissoux. La bonne nouvelle de cette rentrée romande. »

Alain Bagnoud, <http://blogres.blog.tdg.ch>

« Dans une langue précise, tranchante et sans scories, l'auteur s'attache à faire ressortir les quelques moments décisifs qui surgissent d'existences ordinaires. Des instants vifs et éblouissants qui parfois n'existent qu'au conditionnel et esquissent les contours d'un monde différent comme dans *Robert Lamoureux est mort* où le narrateur végète devant sa PlayStation en attendant la probable fermeture de l'entreprise qui l'emploie... ».

Romain Buffat, www.viceversalitterature.ch

Mineur / Majeur

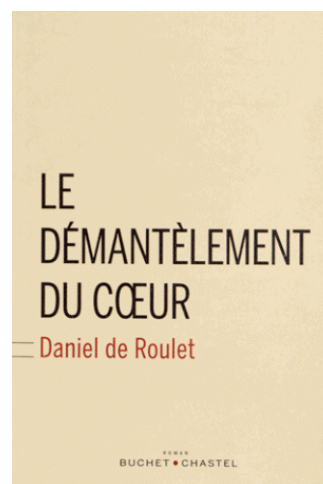
Quand je rends visite à ma sœur, je traverse une cour où la lumière n'arrive jamais, captée au niveau des toits par la frondaison de trois arbres immenses dont on ne voit, dans la pénombre, que le tronc. Une grille sépare ce jardin mort de celui de l'immeuble voisin, un espace à peine entretenu et où personne ne vient jamais, troué en son milieu par une bouche d'aération du parking souterrain, comme la meurtrière d'un blockhaus et qui semble surveiller, impassible, pour des décennies, une porte-fenêtre à jamais obscurcie par des volets en PVC.

C'est derrière ces volets ternis, dont on pourrait sans doute gratter le plastique usé avec l'ongle, que porté par les hasards et cette vie, j'ai passé l'année de ma majorité. De cette période, je ne me souviens de presque rien. Des fourmis qui crevaient dans le coin-cuisine, des bruits sourds qui me donnaient l'impression que le béton craquait, de cette dizaine de mètres carrés dans lesquels je ne peux plus placer ni armoire, ni bac de douche, ni cuvette des toilettes, il ne me reste qu'un écho qui s'écrase contre le bruit de fond de la mémoire.

Tout ce qui avait dû me paraître si tangible et répétitif, inoubliable, le bruit d'une poignée, la résistance d'un robinet, s'est envolé au moment où j'ai rendu les clés, le jour où j'ai fait glisser, pour la dernière fois, l'unique porte-fenêtre, qui n'avait rien d'une porte, mais tout d'une fenêtre, et qu'il fallait escalader, au moyen de quelques marches ajoutées à la hâte, pour parvenir dehors. Y a-t-il seulement eu un contrat, une remise de clés, un état des lieux pour ce studio qu'on me louait au noir et dont la propriétaire possédait tout l'immeuble, jusqu'à cette terrasse au dernier étage où elle habitait et où je ne suis jamais allé, mais que je peux voir depuis l'appartement de ma sœur, un étage plus haut et près de vingt ans plus tard ?

Il n'y avait pas de téléphone, ni mon nom sur la facture d'électricité. Ni internet, ni interphone. Passées les portes depuis la rue, je me retrouvais seul et je veux croire, même si je ne m'en souviens pas, que cela m'allait bien malgré le mur d'en face tel que je me le représente encore, peut-être percé de lucarnes, qui s'élevait au-delà de tout horizon et qui interdisait, de mon rez-de-chaussée, tout panorama, toute perspective, tout dégagement.

Je n'osais inviter personne dans ce logement triste où je n'avais rien à offrir et dont j'étais à la fois le geôlier et le seul prisonnier, évadé parfois, mais jamais trop longtemps, parce que toujours, toujours, pour une raison que je ne m'explique pas, je me persuadais qu'il me fallait rentrer, comme ce soir où, contrairement à mon habitude, j'ai commencé à écrire dans un bloc-notes à la couverture orange. De ça, enfin, je me souviens : les mots qui sortaient lentement, la fièvre ensuite, puis une nuit presque blanche où j'ai perçu que si d'autres pages allaient suivre, le vertige, la sensation d'avoir tranché le monde en deux et d'en contempler le cœur, eux, ne passeraient jamais.



DANIEL DE ROULET

Le Démantèlement du Cœur, éd. Buchet Chastel, 208 p.

Mini bio

A 4 ans, il rêvait d'aller en vacances au bord de la mer, à 15 de vivre à Paris, à 20 ans il rêvait de révolutions, à 25 de terminer ses études d'architecte, à 30 de programmer d'énormes ordinateurs, à 35 d'aimer longtemps la même femme, à 50 de courir le marathon de New York.

Ayant réalisé ses rêves, il invente des personnages de roman qui rêvent à sa place.

Site personnel : www.daniel-deroulet.ch/

Le résumé du comité de lecture

Ainsi s'achève la *Simulation humaine* ! *Le démantèlement du cœur* est le 10e et dernier opus, de cette épopée moderne commencée il y a 24 ans, de cette « gesta » de l'atome. Le cycle retrace la vie de deux familles, l'une japonaise, l'autre suisse, prises dans l'aventure du nucléaire, d'Hiroshima (6 août 1945) à Fukushima (11 mars 2011). Et qui mieux qu'un architecte et informaticien ayant travaillé dans une centrale pour en parler ?

Shizuko est née au Japon le jour où la bombe atomique a détruit sa ville. Désormais clouée dans un fauteuil roulant, elle supervise le démantèlement du cœur du surgénérateur de Malville. Max vom Pokk a rendez-vous avec elle. Depuis 40 ans, ils ne se sont plus revus. Mais ce jour-là, 11 mars 2011 à Fukushima, un tremblement de terre ravage la centrale dans laquelle leur fils Mirafiori travaille comme intérimaire sous le contrôle de la mafia. Cet « incident nucléaire » bouscule leurs retrouvailles amoureuses, leurs cœurs se démantèlent, Shizuko est rappelée d'urgence au Japon. Et pendant ce temps-là, leur fils, doué d'une solide naïveté de kamikaze, est envoyé en mission dans la salle de contrôle du réacteur pour éviter la fusion d'un autre cœur encore.

Depuis ce fatal mois de mars, on suit deux histoires en alternance : d'un côté, Max rejoint Shizuko à Malville, ils doivent souper ensemble et peut-être renouer ; de l'autre, Mirafiori Tsutsui et son collègue Amir, employés à la centrale nucléaire de

Fukushima. Shizuko est rappelée d'urgence à Tokyo suite à la catastrophe ; Max se rend finalement à Londres pour empêcher la démolition de la tour Fusions ; mais son destin bascule. Enfin, en 2013, Shizuko retrouve son fils mourant.

Le démantèlement du cœur est le chant d'adieu, le « tombeau » cher aux baroques, de Max et Shizuko, les deux protagonistes-clé de cette aventure. Entre documentation et fiction, ce roman, remarquablement structuré — le double est partout, et d'abord dans cette longue période de Guerre froide entre les deux blocs — nous interroge sur les relations humaines et notre rapport à l'énergie.

Jacques Troyon

Verbatim

« Voilà, il est écrit, le grand roman du nucléaire, captivant, engagé, capable d'embrasser, sans étouffer, toutes les questions humaines, écologiques et politiques liées à l'atome. C'est un Suisse qui s'y est attelé, discrètement, intelligemment, composant depuis vingt ans *La Simulation humaine*, une partition en dix mouvements, dix livres inspirés par son expérience de salarié d'une centrale, qu'il n'est pas nécessaire de lire dans l'ordre. On peut entrer dans cette oeuvre secrète par le dernier étage, celui qu'il vient d'édifier, pour en descendre ensuite toute la lumineuse et savante structure : Daniel de Roulet a une formation d'architecte, et cela se sent dans son écriture aux lignes épurées, rapprochant les destins dans un admirable jeu d'associations. »

Marine Landrot, *Télérama*

« *Le Démentèlement du cœur* est dédié à la mémoire du directeur de la centrale de Fukushima, Masao Yoshida (1955-2013), l'homme qui a refusé l'ordre d'évacuation pour éviter une catastrophe nucléaire. A l'annonce de son décès, les communiqués se sont empressés de préciser que le cadre était mort d'un cancer qui avait commencé avant le tremblement de terre et le tsunami. Daniel de Roulet soupire: « On a même été jusqu'à dire qu'il avait fait le choix de ne pas évacuer la centrale parce qu'il se savait malade et qu'il n'avait donc plus rien à perdre... Qu'il ait été malade ou pas, n'enlève rien à l'héroïsme de sa décision et de son action. Cet homme a sauvé Tokyo et l'humanité. »

Lisbeth Koutchoumoff, *Le Temps*

« C'est ce qui s'appelle une fin réussie. Du point de vue de l'écrivain, bien sûr. Car on ne peut pas en dire autant de celle des principaux protagonistes de *La simulation humaine*, cycle de dix romans sur l'histoire de l'industrie nucléaire que Daniel de Roulet vient d'achever. Le petit dernier, *Le démantèlement du cœur*, illustre à quel point il est juste de tenter d'alerter, via la littérature, sur les dangers inhérents à cette filière. »

La Revue Durable

...

A dix-sept ans, je me considérais comme adulte. J'étais allé seul à Paris sur un vélo Solex, j'avais mis vingt heures sans m'arrêter ailleurs que dans une grange pour me reposer dans le foin. J'écrivais des poèmes où je comparais les gens à des allumettes dans une boîte, tous rangés et sans liberté. J'avais une bonne amie, un camarade de classe nous prêtait sa chambre pour nous cacher sous les draps.

Je n'aimais ni la gymnastique ni le prof d'allemand. Le prof de français était notre préféré, il nous vouvoyait comme des adultes, d'ailleurs il s'est marié avec la plus belle fille de la classe qu'il avait draguée pendant un voyage d'étude. Comme ses collègues, il fumait pendant les cours, mais nous interdisait de sortir nos Gauloises avant la récréation.

Au gymnase français de Bienne, les filles et les garçons avaient été regroupés pour former des classes de vingt élèves. La moitié d'entre nous venait chaque matin en train. A midi nous, les externes, restions en ville, gardions notre argent pour un café à la terrasse de l'Odéon. Nous donnions des notes aux passants : des mauvaises aux vieillards de plus de trente ans, des bonnes aux jeunes suisses allemandes qui nous lançaient des sourires. Quand le patron venait nous faire taire, nous lui disions : « A l'Odéon tout est bon, sauf le patron qui est un con. »

Un samedi par mois, nous organisions une « surboum » chez l'un d'entre nous dont les parents étaient absents. Chacun apportait ses 45 tours après avoir écrit son nom sur la pochette, mais ça n'en faisait pas beaucoup. L'après-midi, les filles allaient chez le coiffeur se faire enduire les cheveux de laque. Si on les décoiffait en dansant, elles restaient hirsutes pour toute la soirée. Les garçons mettaient leurs plus beaux habits. Deux d'entre nous avaient un complet en velours côtelé, un noir et un marron, mais ça c'était parce qu'ils avaient des parents riches. Moi, je devais porter les habits du frère cadet de ma mère plus âgé que moi, je « finissais » sa garde-robe. La « surboum » s'achevait dans une aube romantique, le dimanche se passait à remettre de l'ordre. Pendant les vacances, nous ne partions plus avec nos parents, personne d'entre nous n'avait jamais pris l'avion, nous travaillions sur les chantiers où les ouvriers siciliens nous apprenaient à jurer dans leur langue. A quinze ans, j'ai pointé dans une fabrique d'horlogerie à démonter des roulements à bille défectueux. Le geste durait douze secondes, à répéter des centaines de fois avant de prendre une pause. On aurait dit que le temps ne passait plus. Là j'ai décidé de tout faire pour ne jamais être ouvrier à la chaîne. Mais je ne voulais pas non plus devenir patron.

Bien qu'adulte, je pleurais en lisant *La Princesse de Clèves* et d'autres livres que je volais à un libraire myope pendant qu'un copain s'arrangeait pour le distraire. Au cinéma, je me reconnaissais parmi ceux qui faisaient peur aux bourgeois et qu'on appelait les jeunes gens en colère. Nous étions à la fois anarchistes parce que nous détestions l'Etat et son armée, royalistes par extrémisme et communistes pour effrayer nos mères.

Je ne voulais pas devenir un vieillard comme mes parents, ni prof de français dragueur. Je voulais la fureur de vivre, être James Dean, mort à 23 ans, faire de moi un révolté, un rebelle sans raison, m'assurer que personne ne déciderait jamais rien à ma place.

Texte inédit de Daniel de Roulet

Qui suis-je ?

C'était ce que j'avais de mieux à faire
Je l'ai poussé en bas du grand pont
La situation devenait inextricable
Un clone et son clone, deux écrivains
J'ai attendu qu'il se penche, lui ai montré la rivière qui coulait
en bas
Comme il n'y avait pas de témoin ça s'est passé sans remords
Dès notre naissance nous formions un cas inextricable
Nous n'avons pas eu de chance dans la vie
Alors peut-être dans la mort ?
Nos parents avaient décidé de recourir à la médecine de pointe
Produire un clone pour offrir des organes de remplacement
Quand l'original viendrait à lâcher
Il y a donc eu deux fois le même exemplaire
Difficile de repérer l'original
Même âge même aspect
Toutes les deux des clones en quelque sorte
L'un condamné par la science, l'autre par la morale
J'ai décidé de faire place nette
J'ai éliminé l'exemplaire surnuméraire
A la longue je ne supportais plus d'être soumis à la
comparaison
Ils fouillent chaque trait pour déceler les nuances externes
Ils observent chaque mimique et disent
C'est l'autre tout craché
Mais le dedans de l'écrivain, ils ne le voient pas
N'ont aucune idée de ce qui se passe dans ma tête
Mes envies de meurtre
Une idée qui fait son chemin : l'un des deux est de trop
La suppression physique est le premier pas à franchir
Pour que l'écrivain qui reste puisse s'épanouir
Et répondre à la question qui suis-je ?
Enfin qui sommes-nous ?
J'ai donc l'idée depuis longtemps
Mais pour la manière ce n'était pas simple
Chacun est sur ses gardes,
Sait qu'il risque de servir de pièce de rechange
J'ai choisi le grand pont à un moment où il n'y avait personne
Tuer son clone ce n'est pas un meurtre, c'est un suicide
Dans mon cas il s'agit d'un suicide dont je sors vivant
L'un est en bas mort, je suis en haut survivant
Chacun y trouve son compte
Le meurtrier d'abord
Il peut remplir son congélateur d'organes de rechange

Le médecin traitant ensuite qui attendait ce moment
Les Illuminati qui ont organisé aussi ce complot
Enfin les lecteurs qui n'en pouvaient plus de ne pouvoir
distinguer
Entre l'écrivain pour de bon et son double
J'ai soulagé tout le monde en le poussant en bas du grand pont
Le cerveau éclaté était complètement inutilisable
Ils n'allaient donc pas pouvoir le transplanter
En revanche les yeux, le cœur et les talons d'Achille
Étaient en parfait état de conservation
A terme ça me servira, ces parties s'usent rapidement
Les yeux par manque de larmes
Le cœur qui gonfle au moindre orgueil
Et les talons d'Achille, points faibles de la construction
Ma conscience elle est en paix, celle de l'autre éteinte à jamais
C'est là que le médecin traitant a un regret
Dans ses calculs c'était l'original qui profitait des organes du
double
Moi, j'ai sacrifié l'original
N'est-ce pas la meilleure preuve de la perfection de la copie ?
Qu'ils ne me parlent plus de clone maintenant
Je ne suis qu'un écrivain survivant, on n'est plus tellement
Je peux enfin me poser la vraie question
Qui suis-je ?

NB. : Daniel de Roulet ayant déjà écrit un texte relatif à ses 17 ans lors d'une première sélection, nous lui avons demandé une contribution quant à la place de l'écriture dans sa vie.



JEAN-FRANÇOIS HAAS

Panthère noire dans un jardin, éd. du Seuil, 288 p.

Mini bio

De nationalité suisse, Jean-François Haas est enseignant. Né en 1952, il a fait ses études au Collège de Saint-Maurice et à l'Université de Fribourg où il a suivi les cours de Jean Roudaut. Il vit à Courtaman. Ses trois premiers romans, publiés au Seuil, *Dans la gueule de la baleine guerre*, *J'ai avancé comme la nuit vient* et *Le Chemin sauvage*, ont été couronnés de plusieurs prix littéraires et chaleureusement accueillis.

Le résumé du comité de lecture

Souffrant d'un cancer des poumons provoqué par les fibres d'amiante qu'il a inhalées dans son enfance, Paul Bergwald sent sa fin approcher. Si son frère aîné, Jacques, a été épargné par la maladie, un accident survenu à sa naissance l'a rendu simple d'esprit. Alors que Paul a veillé sur lui toute sa vie, la tendance s'inversera bientôt et Jacques s'emploiera à protéger son frère, contre l'hostilité de certains, mais aussi, et peut-être surtout, contre lui-même.

Le jour où Maudruz, un commerçant sans scrupules, est retrouvé mort dans une vieille étable, le commissaire Favre, ami de longue date de la famille Bergwald, ne peut s'empêcher de soupçonner Paul ; en effet, il lui arrive de ne plus le reconnaître, tant sa colère, alimentée par un sens aigu de la justice, se fait sourde depuis quelques temps...

Oscillant entre les points de vue de différents personnages, ce roman à l'écriture puissante et inventive frappe par son traitement de la révolte. Jean-François Haas frôle parfois le pamphlet, et s'il emprunte également certains traits au polar, il ne s'installe jamais dans un genre unique. S'inscrivant dans le cadre familial de la ruralité suisse romande mais touchant aussi à l'universel par les thèmes qu'il aborde (la quête de la vérité, la fraternité, la justice, l'enfance), *Panthère noire dans un jardin* ne prétend pas donner de leçon ; au contraire, il ouvre des pistes et laisse plusieurs questions en suspens, à commencer par celle de ce mystérieux félin, dont l'ombre plane sur l'ensemble du récit.

Eva Baehler

Verbatim

« Il y a beaucoup de motifs dans *Panthère noire dans un jardin*. L'enfance, symbolisée par le mystérieux animal, souvenir d'un livre perdu depuis, qui inspire à l'auteur quelques pages magnifiques. Une enfance heureuse en dépit des peurs inhérentes. La nature toujours très présente chez Jean-François Haas. La ville de Fribourg, jamais nommée, mais qu'on reconnaît à sa cathédrale et au pont de la Poya, encore en chantier. »

Isabelle Rüf, *Le Temps*

« Avec *Le chemin sauvage*, Jean-François Haas s'interrogeait sur le mal, sur la loi du silence, sur bien d'autres thèmes encore. *Panthère noire dans un jardin* forme un pendant à ce magnifique roman: l'écrivain fribourgeois continue d'explorer la question du mal, mais il aborde aussi des interrogations sur la vengeance, le pardon, les relations entre frères, les souvenirs d'enfance, le poids que la société fait subir aux plus faibles... »

Eric Bulliard, www.bloglagruyere.ch

« Cette histoire aux ramifications multiples est sous-tendue par l'épisode biblique de Caïn et Abel. Caïn, premier meurtrier de l'humanité. Quant à la panthère noire qui se glisse entre les pages comme dans un tableau du Douanier Rousseau, de quoi est-elle capable ? Qu'a-t-elle à nous dire? »

Jean-Marie Félix, *RTS / Entre les lignes*

Quand j'avais 17 ans... par Jean-François Haas

...

Vous êtes trois dans une Fiat 850 blanche ; vous traversez le Jura dans la nuit du 1^{er} au 2 août 1969, entre les éclats des dernières fusées, les rougeoiements des derniers feux et les éclairs d'orages épars. Tu commences à avoir des doutes : tu as entendu dire que, durant le temps du nazisme, l'amour de la patrie qu'on t'a inculqué à l'école primaire n'a pas guidé tous les Suisses, que Gonzague de Reynold, ton presque voisin, écrivain et penseur honoré dont les textes figurent dans les livres de lectures de l'école primaire, était un ami de Mussolini. Tu as découvert aussi en lavant les carreaux dans les ateliers et les bureaux d'une entreprise, jusqu'au troisième étage, debout sur le rebord des fenêtres, sans la moindre sécurité, que ton idée de la justice ne rimait pas avec le salaire des femmes travaillant dans l'atelier à l'année, de cinquante centimes inférieur à ce que tu recevais. Tu as envie d'écrire, et tu commences à comprendre que cela doit trouver place dans tes textes.

L'été de tes dix-sept ans. Dans la nuit, tu essaies de prendre des notes, sur le siège arrière de la Fiat. Tu ne conduis pas. Les deux autres se partagent le volant... Bâle, vers minuit, la frontière allemande. Objectif : Cologne. Te voici dans cette Allemagne dont tu découvres les écrivains au Collège et qui a vu se déchaîner, y compris chez ses intellectuels, une violence contre l'homme qui fait vaciller ta confiance en l'être humain. Des étudiants de ton âge criaient contre l'homme dans les rues des villes dont vous longez les lumières sur l'autoroute. Et toi, n'aurais-tu pas crié comme ces garçons et ces filles de dix-sept ans ? Crierais-tu aujourd'hui ce qu'ils ont crié en ce temps-là ?

1969. Ce n'est pas très loin de la deuxième guerre mondiale, et c'est la guerre froide. Sur une aire d'autoroute, vous voyez des camions de l'armée américaine, la portière ornée d'une étoile blanche, comme dans les films et sur les photos des livres d'histoire. Des soldats boivent du Coca-Cola. Un instant, tu es transporté dans *Le Jour le plus long* ou une vieille bande d'actualités. Enfantillage.

Vous êtes accueillis dans une famille. Après la Gulaschsuppe, la maîtresse de maison, veuve, raconte son mariage dans les ruines, en 1945. Sa robe de mariée était taillée dans la toile d'un parachute. C'est aussi cette jeune mariée, la guerre. Et ce sera, dans les rues de Cologne, des invalides qui se déplacent sur une jambe en s'appuyant sur des béquilles ; et d'autres qui sont privés d'un bras, la manche du veston repliée et retenue par une grosse imperdable. Certains n'avaient pas beaucoup plus de dix-sept ans quand ils ont été blessés. Embarqués dans une histoire qu'ils n'écrivaient pas. Quelques-uns avaient commis des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité. En toi, tous, quand tu les regardes, ils viennent te demander, aujourd'hui encore : « Et toi, qui es-tu ? »

Ainsi, l'été 1969 te fait écrire des histoires.



DUNIA MIRALLES

Inertie, éd. L'Âge d'Homme, 280 p.

Mini bio

Cumulatrice de paradoxes, Dunia Miralles est née à Neuchâtel et vit à La Chaux-de-Fonds en Suisse. Le jour elle écrit, marche dans les forêts et pâturages jurassiens, parle aux animaux des fermes qu'elle croise. La nuit, elle étudie les faces cachées de l'être humain, gratte jusqu'à l'os où ça fait mal.

La formation de comédienne et de metteur en scène acquise au Cours Florent à Paris, Dunia Miralles s'en sert pour écrire ses textes selon la méthode théâtrale de l'Actors Studio. Les situations qu'elle analyse sont vécues dans sa chair afin d'en éprouver l'intensité, ce pourquoi son écriture est à l'opposé d'un style distancé. Il arrive qu'elle plonge dans des abysses où nulle lumière n'arrive. Avant sa dissolution dans la fange des grands fonds, des courants variés la poussent à se reconstituer à l'air libre.

L'oxygène lui permet de s'envoler en s'approchant si près du soleil, qu'elle retombe en cendres sur de nouveaux océans. Dunia Miralles est l'auteure du livre culte *Swiss trash*, de *Fille facile* et d'*Inertie*.

Site personnel : www.dunia-miralles.info

Le résumé du comité de lecture

Au gré de la survie précaire que lui assure l'assistance sociale, Béa mène une existence réduite à l'inertie. Du HLM où elle parachève sa marginalisation à coup de ressassement obsessionnel, elle perçoit de loin en loin les drames qui l'entourent : Chloé, la jeune mère toxicomane, Skate et Ninja, le couple de punks propriétaires de chiens qu'ils maltraitent, la famille Djemba aux prises avec les discriminations culturelles et raciales...

Le rempart d'insensibilité que s'est construit la jeune femme, à la suite d'une rupture

majeure dans l'ordre des choses, s'effrite toutefois au contact de Prune, la fillette mutique à laquelle Béa tente d'offrir l'affection vitale dont elle est privée. Dans ce fragile élan, la relation amoureuse naissante avec Fulvio, l'ouvrier séparé, semble créer le cadre d'une résilience. La réalité pourtant reprend ses droits, brisant les espoirs sans parvenir cependant à établir leur vanité.

La force de Dunia Miralles réside dans une langue d'une neutralité fascinante qui écarte misérabilisme et jugement pour traduire les destins inaudibles. Le ton exprime l'implacable loi qui maintient les êtres écorchés à terre, victimes de leur passé et de leur présent, sans prise sur leur avenir, tout en suggérant puissamment leur aptitude à la vie. *Trash, cash* : les adjectifs qui qualifient la langue de l'auteure sont à puiser dans les milieux qu'elle décrit avec l'empathie noire et lumineuse des rescapés.

Aurélia Despont Maillard

Verbatim

« Dans le monde des écorchés, ici ou ailleurs, certaines personnes n'ont pas droit au bonheur. C'est à force d'inertie qu'ils tentent de vivre en sachant que pour eux la vie est comme une cuillère de merde qu'il faut avaler chaque jour! Livre urticant. Âmes sensibles s'abstenir! »

Coup de coeur de Vincent Bélet, *Librairie Payot*

« La force de ce roman, *Inertie*, c'est à quel point, de manière très trash, Dunia Miralles nous montre la fragilité de la ligne qui existe entre la marginalité et la normalité... »

Claire Burgy, *Télévision Suisse Romande*

« Je ne vais rien vous cacher, surtout pas que la dernière partie est quasiment insoutenable. Plus envie de rire. Plus envie de penser à Bukowski et à ses vieilles blagues de vieux dégueulasse. Juste envie d'être là, avec Dunia, avec Béa, d'assister impuissante à ce qu'on ne veut pas voir, qu'on ne veut pas entendre, mais qu'on veut tout de même bien lire, pour y repenser plus tard, au calme. Critique sociale, roman de filles, cash un peu trash, quoiqu'il en soit un ton unique, qui détonne, même – ou surtout – en Suisse, dans la Suisse que l'on nous vend, celle des riches sans souci. »

Amandine Glévarec, *litterature-romande.net*

Quand j'avais 17 ans... par Dunia Miralles

Jeux de proies

A dix-sept ans, mon arrivée dans l'âge adulte se noyait dans le naufrage du court trajet de mon enfance. J'aurais voulu entrer à la faculté des lettres ou, à défaut, devenir libraire. Ma plantée scolaire ne me permettait qu'un apprentissage de vendeuse. Un taf chez un patron agréable, en compagnie de sympathiques collègues, mais un travail inadapté pour moi qui me sentais vibrer artiste, philosophe ou écrivain. Je palliais à mon ennui en alignant les verres de bière, de pastis, d'abricotine, de tequila... de n'importe quoi pouvu que ça saoule vite. Pour que l'alcool m'explode rapidement, je le potentialisais avec du shit fumé au shilom ou au bang. D'un geste expert, les longs doigts élégants de Philippe, cerclés de bagues ethniques serties de turquoises, mélangeaient la mixte de nos joints avant de caresser mon corps. Lorsque mon homme sortait de la douche collective que lui permettait sa chambre meublée, le puissant parfum de sa peau, lavée avec une savonnette au citron, envahissait l'espace de nos amours. J'aimais Philippe, ses longs cheveux blonds, ses yeux verts, ses blagues à la *Charlie Hebdo* et la profondeur des baisers qu'il me donnait sur son lit d'une place qui suffisait amplement à nos silhouettes minces et amoureuses. Quand il rentrait le week-end chez ses parents, dans le Jura, je restais désemparée dans mes longues jupes babas, à écouter les cassettes rock qu'il m'enregistrait ou à m'initier à la new wave avec des potes fans de Cure ou de Joy Division, tout en voyant mes anciens copains d'école devenir punks. Avec Carmela, ma meilleure amie, on commentait les exploits des Blue Caps qui, avec des battes de baseball, déginguaient des gueules dans les boîtes d'étudiants, ou les dernières exhibitions de la bande à Kiss, trois garçons qui arboraient les looks et maquillages du groupe de Paul Stanley. Après quelques joints fumés en dégustant des yaourts, dont le goût de chaque particule de lait ou de fruit nous éclatait la bouche de sucre et de fraîcheur, nous rêvions qu'un jour nous aussi, comme les sœurs et frères hippies, voyagerions en Inde et à Katmandou. Une fois défoncées, pour nous rendre dans les discos où nous essayions de resquiller à l'entrée, j'enfourchais le porte-bagage de son boguet, j'enserrais la taille de mon amie et elle roulait dans les rues périphériques afin d'éviter les flics. A dix-sept ans, je m'amusais pour oublier mes échecs sans me douter qu'un jour l'alcool et les drogues ravageraient les personnes que j'aimais et une partie de ma vie. J'ignorais encore que Philippe deviendrait mon mari alcoolique, drogué et violent, qu'il mourrait d'une overdose et que, pour adoucir ses journées en prison, j'amènerais des sacs Migros pleins de friandises à Champ-Dollon, où Carmela séjournerait souvent à cause des casses destinés à payer sa dope. A dix-sept ans, je faisais la fête sous l'œil torve des addictions et de la mort qui, comme les prédateurs guettant leurs proies, s'apprêtaient à nous tomber dessus.



AMELIE PLUME

Tu n'es plus dans le coup, éd. Zoé, 112 p.

Mini bio

Née à La Chaux-de-Fonds, Amélie Plume a fait des études de Lettres à Neuchâtel. Elle vit quelques années à New York, voyage en Afrique et en Israël, avant de s'établir à Genève et dans le Sud de la France. En 1981, elle se lance dans l'écriture. Elle a publié à ce jour treize récits (*Marie-Mélina s'en va*, *Toute une vie pour se déniaiser*, *Mademoiselle Petite au bord du Saint-Laurent...*) dont plusieurs sont traduits en allemand. Elle a reçu le prix Schiller pour l'ensemble de son œuvre. L'œuvre d'Amélie Plume est entièrement placée sous le signe du comique et de l'autodérision ; au départ cependant est la rébellion. Elle commence tambour battant avec une trilogie autour des couples qui se font et se défont, et choisit sa cadence : c'est allegretto que la vie moderne se joue. Elle invente une écriture de la vitesse, anarchique, transgénérique, où elle mêle savamment la poésie et la prose : des vers courts, des majuscules aberrantes, une ponctuation capricieuse, des enjambements et des hiatus cocasses, des rimes, des assonances et des onomatopées forment de pseudo-poèmes qui contrastent avec le récit, donnant ainsi à l'ensemble un ton provocant.

Le résumé du comité de lecture

A l'occasion des funérailles d'un de ses ex-maris, la narratrice (une dame âgée, à la retraite, qui vit avec son compagnon dans le sud de la France) s'interroge sur ce

qu'elle pourrait laisser derrière elle à ceux qui assisteront à sa propre cérémonie funèbre. A ce thème, se nouent d'autres réalités liées à l'âge : les noms de fleurs que la narratrice ne retrouve pas, ses relations avec sa fille et ses petits-enfants, et ce « Tu n'es plus dans coup ! » qu'on lui assène.

Mais Lily Petite, tel est le nom de la narratrice, a des ressources. Elle va d'abord inventer des moyens mnémotechniques pour se rappeler le nom des fleurs qu'elle aime, puis elle va les photographier avec un polaroid, puisque ce genre d'appareil revient à la mode. Et l'herbier ainsi constitué devient, au fil des floraisons, un calendrier personnel.

« Faut-il avoir un rêve pour être heureux ? » La réponse est évidemment oui, mais quand on a l'essentiel de sa vie derrière soi ? Il reste à Lily, en plus du « bonheur des mots », son vieux rêve de se mettre à dessiner.

Après avoir envisagé de laisser à ses proches des lettres à ouvrir après son décès, Lily, à la réflexion, renonce : elle décide de « se consoler de la mort en vivant ! ». Et alors s'en va avec crayons et papier, dessiner en se promenant.

C'est un récit d'une grande finesse, gai, parfois humoristique, parce que la narratrice sait présenter les événements avec de la distance, mais aussi affronter les douloureuses réalités du temps qui passe avec lucidité. Et, finalement, c'est la capacité de Lily à adhérer pleinement à la vie qui est mise en scène, et offerte aux lecteurs.

Alain Rochat

Verbatim

« Ce texte d'une grande fraîcheur est une véritable cure de jouvence. Habituellement, ce sont des Anglaises d'âge canonique à la plume alerte qui nous offrent ce genre de pépites littéraires bourrées d'humour. À la question que se pose Lily « me reste-t-il une surprise à découvrir ? Une bague dorée au fond d'un sachet de sucreries ? », la réponse qu'apporte ce livre est un grand OUI tant il y a, à tout âge, de bonnes raisons de désirer, de rêver et d'aimer. Il suffit comme Lily d'en décider. »

Brigitte Lannaud Levy, www.onlalu.com

« S'il est une qualité dont les écrits d'Amélie Plume ne se sont jamais départis, c'est bien la légèreté, une certaine façon de traiter, comme en les effleurant, les sujets les plus sérieux. L'auteure neuchâteloise, une des premières de sa génération à introduire le burlesque dans la littérature féminine suisse des années 80, nous en donne ici une démonstration avec *Tu n'es plus dans le coup !* (...) »

Anne Mooser, *La Liberté*

« Voilà un texte drôle sur la retraite et comment aborder, du point de vue cocasse de l'auteure, une vieillesse qui nous guette tous tôt ou tard. Elle nous raconte son quotidien, se rit du fossé des générations qui se creuse jour après jour avec ses petits-enfants, imagine des lettres qu'elle pourrait écrire à ceux qui lui survivront - et prétend surtout vivre enfin comme elle l'entend ! »

Thierry Clerc, *Librairie Payot Fribourg*

La chèvre de monsieur Seguin

J'étais la chèvre de monsieur Seguin, à dix-sept ans, Blanquette, la septième... *jolie avec ses yeux doux, ses sabots noirs et luisants... et puis docile, caressante... un amour de petite...* jeune fille. La corde qui m'attachait au pieu dans le clos – certes aussi au plus bel endroit du pré – était l'amour que je vouais à ma mère. Un amour anxieux face à une mélancolie secrète que je ne comprenais pas mais que jamais je n'aurais voulu aggraver par des désobéissances ou des déceptions. Dans mon clos, attachée à mon pieu, je voyais au loin la montagne, la vie, et ainsi que Blanquette, je pensais – *Comme on doit être bien là-haut ! Là-bas.* Mais pas question de dire – *Je veux aller dans la montagne monsieur Seguin.* Maman aurait tristement rétorqué – Seule ? Tu veux aller seule, sans moi ?

Ma grande préoccupation était l'amour. Mes lectures oscillaient entre poèmes... *Les enfants qui s'aiment ne sont là pour personne...* ou... *Même quand nous dormons nous veillons l'un sur l'autre...* que je recopiais dans un cahier et des romans où les passions se déchaînaient, *Madame Bovary*, *Le Rouge et le Noir*, *Anna Karénine*. Dans la réalité, je ne voyais aucun couple qui puisse correspondre un tant soit peu (et me faire envie) aux douces paroles de Prévert et d'Éluard ou à la passion embrasant l'existence entière dans Flaubert, Stendhal et Tolstoï. Où était l'amour ? Comment y accéder ? Personne à qui parler, à qui demander un avis, un conseil et mes éventuels amoureux ne semblaient pas en savoir davantage que moi. Il fallait donc continuer à lire, lire, et noter dans mon cahier les indices qui me dessineraient un chemin.

Ma deuxième préoccupation était mon avenir professionnel, une terre lointaine que me masquait une épaisse brume. À dix-sept ans, j'étais une bonne élève, avec la voie toute tracée pour passer son bac et aller à l'université. Mais pour quoi y faire ? Ma mère me répétait – Fais ce que tu veux, de toute façon tu auras des enfants et tu t'en occuperas ! Mon père – Réussis d'abord ton bac ! Autour de moi je ne voyais que femmes au foyer (et je m'étais toujours dit – Jamais ça ! pensant que de là venait la mélancolie de ma mère) et que des hommes dans les professions que je côtoyais, mes professeurs, le médecin, le dentiste, l'oculiste, le maître d'armes, le curé, les abbés du catéchisme, sans parler de tous ceux – tel mon père – qui avaient des professions qui les amenaient à voyager constamment (là-haut ? là-bas ?). Seule exception, les institutrices de l'école primaire. Par mes lectures aussi passionnées dans ce domaine que dans celui de l'amour, j'étudiais de près des vies de femmes exceptionnelles qui pourraient me donner des pistes pour ne pas tomber dans le piège de la mère au foyer. Celle de Simone de Beauvoir, de Lou Andreas-Salomé, George Sand, Colette, Florence Nightingale, Alexandra David-Neel (je ne connaissais pas l'existence d'Ella Maillart), et j'en tirais la conclusion que là était la voie, le voyage, une mission, l'écriture. Et bien sûr pas d'enfants.

Mais comme Blanquette ne pouvait compter sur la bienveillante collaboration de monsieur Seguin pour son plan de vagabondage, je n'envisageais pas celle de mes parents pour avancer, pas à pas, dans la réalisation de mes rêves. Je n'en parlais même pas et pensais qu'il me faudrait un jour bondir hors du clos, par-dessus l'épaisse brume, si je voulais atteindre ma terre promise.



ANTOINETTE RYCHNER

Le Prix, éd. Buchet-Chastel, 288 p.

Mini bio

Antoinette Rychner, née en 1979, est diplômée de l'Institut Littéraire. Son écriture s'ancre au théâtre mais elle publie aussi des récits. Parmi ses pièces montées et publiées on trouve : *L'Enfant, mode d'emploi* ; *De mémoire d'estomac* (Lansman, 2011) ; *Intimité Data Storage* (Les Solitaires Intempestifs, 2013). Ses récits publiés s'intitulent : *Petite collection d'instant-fossiles* (L'Hèbe, 2010) et *Lettres au chat* (D'Autre part, 2014). En janvier 2015 paraît son roman *Le Prix*, chez Buchet Chastel. Site personnel : www.toinette.ch

Antoinette Rychner naît en 1979. Elle se forme aux techniques du spectacle à Vevey puis travaille dans divers théâtres en Suisse romande, avant de conjuguer ses passions en écrivant pour le théâtre. Ses pièces sont montées et publiées : *La Vie pour rire* (m.e.s. Robert Sandoz) ; *L'Enfant, mode d'emploi* (m.e.s. Françoise Boillat) ; *De mémoire d'estomac* (m.e.s. Robert Sandoz) ; *Intimité Data Storage* (m.e.s. Jérôme Richer). Antoinette Rychner conçoit l'écriture au cœur des arts vivants, notamment lors de sa résidence au Théâtre du Grütli en 2010/2011, ou en collaboration avec le chorégraphe Philippe Saire. En automne 2014, elle propose une performance d'écriture intitulée *FROST*, créée au Théâtre ABC, La Chaux-de-Fonds. Diplômée de l'Institut Littéraire Suisse en 2009, Antoinette Rychner publie aussi des récits : *Petite collection d'instant-fossiles* (L'Hèbe, 2010) *Lettres au chat* (D'Autre part, 2014), *Le Prix* (Buchet Chastel 2015).

Le résumé du comité de lecture

Il est sculpteur et il travaille essentiellement pour recevoir LE PRIX ! Quand le délai d'attribution approche, son attente est telle qu'il n'est plus lui-même. Sculpter un *Ropf*, c'est avoir suffisamment d'inspiration et de disponibilité mentale pour qu'il puisse grandir et sortir du nombril. Il faut ensuite le façonner de manière à ce qu'on l'entende chanter.

Mais qu'est-ce pour lui que la consécration ? Quelle importance dans sa vie d'homme et de sculpteur ? Comment allier la vie de famille et la création ? Est-ce que le quotidien altère le processus de création ? Est-ce qu'être seul serait mieux ? Serait-ce être un monstre d'égoïsme que de vouloir se consacrer uniquement à son travail ?

Toutes ces questions se posent dans le texte d'Antoinette Rychner à travers ce personnage à priori peu aimable, cynique et autocentré.

Avec une langue résolument contemporaine, un souffle littéraire qui s'insinue jusque dans la mise en page du texte, l'auteure nous livre un roman qui nous questionne sur les valeurs de la réussite.

Ella a déjà publié des textes pour le théâtre et des nouvelles, et c'est d'une résidence bretonne que lui viennent les quelques belles allégories maritimes qui décrivent l'intimité des corps.

Véronique Rossier

Verbatim

« Pour son premier roman, Antoinette Rychner, auteure de pièces de théâtre et de textes brefs, a pris le risque d'aborder le thème rebattu de la création artistique. Elle le revitalise avec brio, dans une fable qui allie fantastique, réalisme et dérision, en filant au pied de la lettre la métaphore de la création comme gestation. »

Isabelle Rüf, *Le Temps*

« Derrière les situations ubuesques, Antoinette Rychner dit avec malice et pertinence les affres de la création. Elle brocarde les valeurs absurdes et impitoyables du milieu. Elle avoue la difficulté de lier vocation et famille. Autrement dit: la “ difficulté de goupiller l'ingoupillable ” ! »

Marlène Métrailler, *RTS / Entre les lignes*

« Il existe des romans fascinants, qui vous collent aux mains car vous avez l'impression d'assister à la naissance d'une nouvelle voix, et que vous avez peur que celle-ci ne se tarisse avant que la dernière ligne ne soit lue. *Le Prix* d'Antoinette Rychner est de cette trempe et ne souffre pas d'une désillusion finale, bien au contraire. »

Amandine Glévarec, <http://litterature-romande.net>

Quand j'avais 17 ans... par Antoinette Rychner

J'irai par les sentiers

Me doucher
avec les cheveux
mettre mini short
iPod
montre
natel
ongles
agenda
Elle a douze, treize, quatorze,
Elle a seize,
Elle a dix-sept ans.
Je suis dans sa chambre,
Face au lit un tableau noir,
Ces mots y sont écrits,
Je n'en crois pas mes yeux.
Je pense : voilà ce qui est
Dans sa tête.
Voilà ce qui la préoccupe,
Voilà ce qu'elle ne doit
A aucun prix oublier,
Ce à quoi une fille de douze, treize, quatorze,
Une fille de seize, de dix-sept ans le soir,
Rêve avant de se coucher.
Avec les mots que j'aurais écrits
Si j'avais eu à douze, à treize, à quatorze
Si j'avais à seize, à dix-sept ans
Eu dans ma chambre un tableau noir,
Je fais ma propre liste :
Partir
avec cette envie d'absolu
prendre sac à dos
canette de bière
tabac à rouler
recueil de poèmes (Rimbaud)
carnet
stylo
Ça, je me dis – est-ce que je suis en colère ? ou juste nostalgique,
Ça, c'était la vraie attitude.
Et pour tâter mon âme, je me récite ces vers
Qui aujourd'hui encore me donnent la sensation d'être en vie :
Par les soirs bleus d'été, j'irai par les sentiers

Picoté par les blés, fouler l'herbe menue
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur mes pieds
Je laisserai le vent baigner ma tête nue

Mais je suis dans la chambre d'une fille de douze,
D'une fille de treize, quatorze, seize,
D'une fille de dix-sept ans,
Et je fais face au tableau noir.
Moi l'adulte
Qui ne saurais dire de la bière en canette
et du tabac à rouler
Qu'ils sont des garants de liberté.
Moi l'adulte dont la révolte,
Les vers,
Et les évasions d'alors
N'ont pas vu le commencement d'une société plus humaine,
L'adulte dont la génération n'aura su empêcher
L'avènement de notre règne du désir dicté.
Moi qui devant le tableau noir comprends
En quelle intimité quotidienne est venue se loger
La tyrannie. Et pourtant,
A vous qui me lisez ; je crois l'intelligence intacte.
Je crois en votre capacité
A désobéir,
Et je crois à cet horizon en chacun de vous
Sur lequel peuvent naître à tout instant des idées,
Des mots plus riches que :
Mini short
iPod
montre
natel
ongles
agenda.
Si les vers de Rimbaud vous parlent,
Alors empruntez les sentiers ! Laissez le vent
Baigner vos têtes nues.
Et s'ils ne suscitent pas de mouvement,
Alors inventez !
Dépassez,
Ecrivez
Vos propres vers.

Les limbes,

(ou comment trouver de l'espace de création dans la vraie vie)

Dédié à tous les textes qui auraient pu s'écrire

Chère Antoinette Rychner, notre festival littéraire itinérant, qui aura lieu en novembre prochain, souhaite vous inviter. Dans l'attente et le plaisir de recevoir votre réponse, G. F. / Bonjour Mme, dans ce cas, c'est la compagnie qui devra payer les droits car ce théâtre ne les paie pas. Si toutefois vous avez convenu autre chose, merci de me faire parvenir une copie du contrat. Cordialement, P. B., département Scène / Yep merci. J'ai transféré mon dossier factures dans Dropbox. Merci d'y mettre celles que tu édites.

J'imagine un texte. Vu par une fillette, habitante d'une cité. Tout de suite des questions de procédé ; comment parle-t-elle ? tendance naturaliste, ou absolument pas ? Mais surtout, cet appel de l'œuvre encore invisible, incommunicable.

Bonjour, Mme Rychner serait disponible pour l'entretien radio que vous proposez. Vous pouvez l'appeler sur son fixe le vendredi 22 mai / Ci-dessous un message de K. concernant les défraiements transports de samedi. Je vous laisse lui répondre? Merci ! Belle semaine! O. / Bonjour mes trois auteur(e)s préféré(e)s, le directeur me demande si je peux fournir très rapidement du matériel photo vous concernant. A très bientôt, J / Il faut faire les modifs dans ce document !!! Parce que sinon, je dois tout refaire !!!! Il est possible que le layout du texte n'est pas identique avec le pdf – c'est à cause des différents versions de Word.... Herzliche Grüsse, G.

Je devrais me jeter sur mon ordi, démarrer pendant que c'est là, que ça démange. Ainsi je connaîtrai la satisfaction d'enregistrer quelque chose, un début, un embryon à alimenter.

Chère Toinette, oui c'est payé, 300.- Tu peux venir avec un comédien, si tu en connais un bon marché (on s'arrangera)... Bonne journée! G. / Les portfolios ne couvrent pas les frais de production. Pour votre dédommagement, vous recevez 3 portfolios et une invitation pour 2 à un risotto. Le texte devrait me parvenir en septembre (700 à 1000 signes) Cordialement. C. / Chère Antoinette, l'association te propose une bourse d'écriture pour le prochain texte de sa collection. Le montant s'élève à 10'000.-. Le versement se fait en deux temps, un premier en automne et le deuxième à remise du manuscrit. / Toinette, c'est à toi que je dis merci pour un si grand bonheur de lecture. Le genre de livre que tu es triste de finir... Il y a des trouvailles extraordinaires, comme la scène de l'accouchement et les scènes érotiques, qui sont tellement poétiques ! Je t'embrasse fort, M. / Demain je t'amène le dossier du projet. Merde pour demain et à très vite, F.

Vas-y ! Ouvre ton ordi. Connecte doigts, pensée et souffle.

Autrement, mon texte passe à côté de sa chance d'exister un jour.

*Chère Toinette, ça avance. Voici un projet de montage qui me paraît pas mal.
J'espère qu'il te plaira. Je suis très optimiste, me réjouis et t'embrasse. Amitiés, J.-M.
/ Salut, On s'est posé la question pour cette remarque de G. qui dit que les
spectateurs devraient pouvoir voir les 4 écrans simultanément. On change qqch à
notre plan ou tu lui expliques que ce ne sera pas le cas ? bisous / Bonjour à toutes,
j'espère que vous allez bien ! sur wetransfer, la version avec mes corrections.
Antoinette, serais-tu STP disposée à nous répondre rapidement, nous sommes dans
l'urgence pour l'impression du document. D'avance merci !*

NB. : Antoinette Rychner ayant déjà écrit un texte relatif à ses 17 ans lors d'une première sélection, nous lui avons demandé une contribution quant à la place de l'écriture dans sa vie.